

Mes royaumes de
Pont-Mine

Souvenirs de petite fille 1939-1945



Le cadeau de ma grand mère

Mes royaumes de **Pont-Mine**

Souvenirs de petite fille 1939-1945

Le Comité d'Animation de Laz est heureux d'éditer les souvenirs de Madame Jeannine Le Rhun. Elle a su raconter avec fraîcheur, beaucoup de tendresse et une pointe d'impertinence la difficile vie d'une petite fille pendant la dernière guerre.

La description de personnages hauts en couleur, des misères et du courage de ces femmes dont les hommes étaient prisonniers, résistants, partis à la guerre constitue un témoignage sans équivalent sur la vie quotidienne de cette époque.

Le talent de conteuse et la qualité du langage de son auteur en font une œuvre littéraire.

Le Comité continue ainsi son action de sauvegarde de la mémoire, récompensée en 2003 par un 1^{er} prix au challenge de l'UDARPA 29 (Conseil Général Finistère)

Edition 2 Rev 1 avril 2004

INTRODUCTION

Ceci n'est pas le fruit de mon imagination, mais la guerre telle que je l'ai vécue, petite fille.

Ces souvenirs sont pour toujours gravés dans ma mémoire.

Le Breton que j'emploie est la langue de mes parents c'est-à-dire un langage populaire qui n'a que peu de ressemblance avec le breton universitaire utilisé maintenant.

Je suis fière de ce breton considéré comme primaire mais si cher à mon cœur.

Saint Goazec , mars 2004



Remerciements

à mon mari et ma famille pour leur soutien sans faille, à Loïz Stervinou, maire de Saint Goazec, pour ses encouragements et à Monsieur Henry Masson, pour m'avoir aidé à faire publier ces souvenirs.

Beaucoup de fraîcheur et de tendresse dans les souvenirs d'enfance de Jeannine...
Voici un bel hommage aux personnes ordinaires et exceptionnelles à la fois qui peuplaient le quartier de Pont-Mine
voilà 60 ans.
Maï Lonchou et autre Marjan Bothorel...
des noms qui perdurent dans certaines
« rimodellou » encore racontées aujourd'hui.
Essentiellement des femmes donc, les hommes
étant à la guerre : Elles entrèrent davantage
dans nos mémoires grâce à ce
témoignage historique et sociologique
que nous a réalisé Jeannine Breut.
Loïz Stervinou
MAIR SAINT GOAZEC.

Beaucoup de fraîcheur et de tendresse dans les souvenirs d'enfance de Jeannine. Voici un bel hommage aux personnes ordinaires et exceptionnelles à la fois qui peuplaient le quartier de Pont-Mine voilà 60 ans. :

Maï Lonchou, et autre Marjan Bothorel,, des noms qui perdurent dans certaines « rimodellou » encore racontées aujourd'hui. Essentiellement des femmes donc, les hommes étant à la guerre : Elles entrèrent d'avantage dans nos mémoires grâce à ce témoignage historique et sociologique que nous a réalisé Jeannine Breut

Loïz Stervinou, maire de Saint Goazec

Chapitre 1 : **PAPA EST PARTI !**

Déclaration de guerre Noël 1939

Chapitre 2 : **MA VIE D'ATTENTE**

Mon quartier :

Grand-mère de Lisette
Marjann BOTHOREL (Photo du vaisselier)
Maï LONCHOU
MARIANN A BRIS
MARIE et ses enfants
MARANN DU
MARJANN MICHEL
AR ZAL DANS

Ma vie dans mes familles :

La famille nombreuse :
Le cadeau de ma grand-mère
La Broche
L'Oiseau
L'incendie
Réception à l'église
Les Missions
La révélation

La guerre nous rejoint :

Combat aérien
Le prisonnier
La guerre est chez nous !

Chapitre 3 : **PAPA, REVIENS !**

Le pacte :

Le retour du prisonnier

Le violon

Epilogue : **LA SOURCE**

PAPA EST PARTI !

DECLARATION DE GUERRE

La petite fille venait tout juste d'avoir six ans quand, en fin d'après-midi du 3 septembre 1939, dévala du clocher du village le son lugubre du tocsin Les « dong! Dong ! Dong! » sourds roulaient réguliers le long du chemin caillouteux qui bordait la maisonnette Hervé, le papa, faisait l'enduit de la façade nord arrière de la petite maison qu'il avait construite de ses mains pour installer son bonheur avec Anna, Sa toute jeune femme de 24 ans et sa fille Jeannine.

Il a tout de suite compris ce que le tocsin voulait dire. Anna et Hervé se regardèrent: ils savaient. La guerre avec l'Allemagne venait d'être déclarée. Hervé se dépêcha de finir la dose de ciment gâchée dans son auge, nettoya sa truëlle dans le trop-plein de la fontaine de l'autre côté de la route et ramassa ses outils. La petite fille ne comprenait rien. Sa maman pleurait. A partir de ce jour, Anna pleura bien plus qu'elle ne sourit. Hervé prit la valise dans le coin derrière l'armoire. Elle y était depuis plusieurs jours, toute préparée. Il serra très fort dans ses bras sa fille et sa jeune femme et partit sans se retourner. Il grimpa le chemin caillouteux qui menait au bourg et disparut au sommet de la côte. Sans doute, un taxi ou un car attendait sur la place les premiers réservistes pour les conduire à Quimper ou à Guingamp.



Papa au service en 1939

NOËL 1939

Les nouvelles du soldat étaient rares. Quelques cartes postales rédigées à la hâte! A Noël, Hervé revint en permission agricole (grâce à la complaisance d'un fermier qui avait signé une fausse attestation)

Dans sa valise, il transportait pour la petite fille une corde à sauter, un poupon en cellulä d, une boîte de peinture. C'était magnifique! D'habitude le Père Noël nous apportait une orange et un Mabig Chesus (enfant Jésus) en sucre rose. Un matin, en m'éveillant, je trouvai maman en larmes et papa disparu. Nous avons commencé à attendre, attendre, attendre. Cela dura presque 6 ans et, bien entendu, ce sont ces 6 années de guerre que je vais raconter soixante ans plus tard. J'étais hélas! cette petite fille qui a gardé intacts les souvenirs de cette tranche de vie.



Le Stalag XIII B au complet
près de Nuremberg

Chapitre 2 :

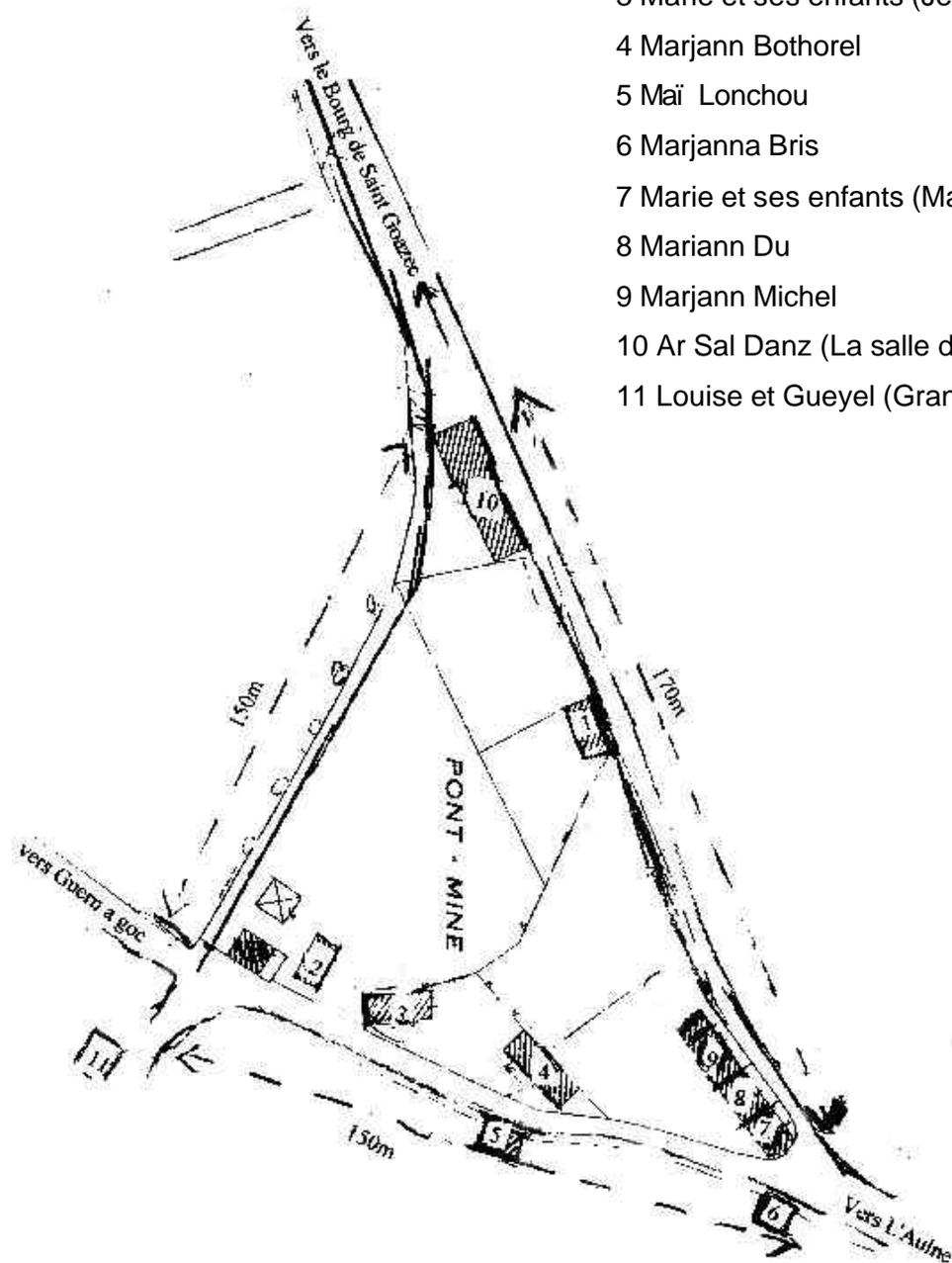
MA VIE D'ATTENTE



La Grand-Mère, l'auteur et sa mère
Vers 1943

2-1 : MON QUARTIER

- 1 Ma petite maison
- 2 La petite maison qui regardait le soleil
- 3 Marie et ses enfants (Jean et Jeannette)
- 4 Marjann Bothorel
- 5 Maï Lonchou
- 6 Marjanna Bris
- 7 Marie et ses enfants (Marie et Marcel)
- 8 Mariann Du
- 9 Marjann Michel
- 10 Ar Sal Danz (La salle de danse)
- 11 Louise et Gueyel (Grand-mère de Lisette)



Pont-Mine: Mon village

Je vais me promener avec vous dans le quartier de mon enfance. Nous ferons ainsi connaissance avec tous ces personnages qui m'ont aidé à traverser ces années difficiles.

Je vais certainement oublier quelques habitants qui m'étaient plus indifférents ou dont je ne me souviens même plus.

LA GRAND-MERE DE LISETTE

Plus loin que la petite maison qui regardait le soleil, il y avait la petite maison de Louise ar Guéyel. En ce temps là, les maisons étaient petites, par manque d'argent sans doute. C'étaient des maisons de carrier, avec une pièce unique, une porte d'entrée et une minuscule fenêtre. Celle de Louise avait ceci de particulier, c'était la maison de la grand-mère de mon amie Lisette qui habitait le bourg mais venait très souvent voir sa mamm goz. Le bras droit de Louise avait été amputé jusqu'au coude à cause d'une gangrène contractée au jardin.

Louise avait une façon très élégante de remonter contre son épaule, à l'aide de deux épingles de sûreté, la manche de velours de son justin noir. J'ai le souvenir de la bourrade que donnait grand-mère Louise avec son petit bout de bras et c'était bien plus humiliant qu'une claque retentissante.

C'est chez Louise ar Guéyel que pour la première fois j'ai vu un poste à galène. Louise hébergeait une vieille et grande dame, réfugiée de Brest.

Le village de Saint-Goazec abritait quelques familles de la grande ville bombardée. C'est ce poste qui nous a fait découvrir la T.S.F et particulièrement Radio Londres. Tous les habitants du quartier, enfants et adultes, descendaient sans bruit pour ne pas alerter les Allemands. Dans la pièce unique, toutes les ouvertures étaient si bien camouflées par de vieilles couvertures qu'aucune lueur ne les traversait. Les instructions de la «Défense Passive» appliquées à la lettre se révélaient efficaces.

Je ne comprenais pas grand chose aux messages diffusés mais il me reste en mémoire quelques-uns qui, je l'ai appris plus tard, étaient importants pour la région. «La lune brille sur le dolmen», «Aline est une bonne poire!», «Anna vend des ananas» annonçaient des parachutages d'armes à Edern, Saint-Goazec et Laz. Le plus important «Les sanglots longs des violons bercent mon cœur d'une langueur monotone» fut le signal du débarquement allié du 6 juin 1944 sur les côtes de Normandie.

Tous ces messages étaient clairs pour les initiés mais prêtaient à sourire pour nous.

MARJANN BOTHOREL

Je continue ma promenade sur le chemin de mon enfance et me voici devant chez Marjann Bothorel.

Mon petit cœur ému chantait la Marseillaise et mes yeux se gonflaient de larmes.

«Allons enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé »

Je m'identifiais à la femme sauvage et fière qui représentait la France sur un bas-relief de l'Arc de Triomphe. Je l'avais vue dans mon livre d'histoire, la sculpture de Rude, donc elle existait vraiment. La France entraînait à sa suite une troupe de jeunes gens. Quelle drôle de femme que la France ! Elle appelait tous les hommes du quartier pour la défendre. Chez Marjann Bothorel, elle avait pris trois beaux gars:

Diffusion électronique

Pierre, prisonnier au stalag VIII C en Allemagne, François et Michel engagés dans la résistance.

Je n'étais qu'une petite fille mais je savais ce que voulait dire un bel homme. Les trois fils de Marjann, dont les photos trônaient sur le vaisselier étaient de superbes athlètes. J' étais sûrement la seule fillette à avoir l'autorisation de prendre les photos pour les admirer tout en chantant la Marseillaise dans ma tête. Marjann était la cousine germaine de grand-mère. Cette parenté expliquait sans doute certaines libertés qu'elle m'accordait. Un peu avant chez Marjann, habitait Marie dont Pierre, l'époux, était prisonnier au stalag IX A, près de Kassel en Allemagne. Elle avait deux délicieux bambins. Janette avait 3 semaines à la déclaration de guerre et Jean deux ans de plus. Je les aimais beaucoup. Marie, (la jeune maman) pleurait avec la mienne quand elles se rencontraient. Les nouvelles venant d'Allemagne étaient rares, puis inexistantes après le débarquement du 6 juin 1944. Il y a quelque temps, Marie m'a raconté avoir reçu une lettre tant espérée de son mari après Noël 44, par l'entremise de la Croix-Rouge suisse. Ce fut pour elle un merveilleux événement. Dans la maison attenante vivait une vieille parente que j'adorais. Elle dormait dans un lit à baldaquin (Sans doute hérité d'on ne sait où) Je n'ai jamais compris ce luxe insolite dans un si pauvre intérieur.



Le vaisselier de Marjann Bothorel

MAÏ LONCHOU

De l'autre côté de la route (Ce n'était qu'un chemin à peine carrossable), en face de chez Marjann, on descendait trois petites marches et nous nous trouvions chez Maï Lonchou. Là aussi, il y avait une pièce unique avec une grande cheminée dans le fond. Le long des murs étaient alignés les lits, l'armoire et un vaisselier. Je crois que dans toutes les petites maisons de mon quartier le mobilier se ressemblait. J'allais oublier la table et les blancs disposés près du foyer.

Chez Maï aussi il y avait trois hommes à la guerre: Pierre prisonnier, Jean quelque part en France et Henri, le plus jeune, au maquis. Je trouvais la France bien exigeante : que d'hommes enlevés à leur famille pour la défendre ! Chez Maï Lonchou, il s'était passé quelque chose d'inhabituel pour l'époque, bien des années auparavant. Le plus jeune des enfants vagissait encore dans son berceau.

Un matin, en s'éveillant Maï vit son homme debout au milieu de la pièce, vêtu de sa vieille capote de la guerre 1914-18, coiffé d'un bonnet de laine, chaussé de vieux godillots. Sur le dos, il portait une musette de carrier, déformée par l'usage. Quand il vit que sa femme le regardait, le mari dit d'une voix forte:

« *Hag ar paotr zo vond d'ober on tam trons hag on tan trons da e vilost !* »

Diffusion électronique

Cela voulait dire simplement :

«Et le gars va foutre le camp !»

C'est ce qu'il fit aussitôt. Le jour n'était pas tout à fait levé quand il disparut au bout du chemin tortueux et il n'est jamais revenu.

C'est mon père qui m'a raconté l'histoire qui fit le tour de Saint-Goazec. On n'a jamais su la raison de ce brusque départ. Je pense qu'il a plus de cent ans aujourd'hui, le bonhomme. Il n'a jamais donné de ses nouvelles. Son avis de décès n'est pas encore arrivé à la mairie de Saint-Goazec, ce qui cause quelques problèmes pour la vente de sa petite maison. Cet homme, je l'avais assimilé au «Juif Errant» de la chanson sur mon livre de Français. Ce vieillard qui sans cesse marchait, marchait, sur les chemins du monde. Quelle vérité poursuivait-il ? Il me semble que j'attends encore.

MARIANNA BRIS

Brise-tout, Brise fer!

Cul en l'air!

T'iras en enfer!

Combien l'ai de regrets d'avoir été si odieuse envers une pauvre vieille femme ! Je n'étais pas seule à scander ce refrain sur son passage. Actuellement encore, ma piètre consolation est de savoir que cette pauvre ne connaissait pas un seul mot de français, donc elle ne pouvait comprendre ce que nous lui chantions. Elle habitait la mesure où se levait le soleil. De ma petite maison, je voyais poindre son disque d'or au-dessus de son toit, au pignon est. Là se dressait le chêne qui permettait aux galopins de grimper jusqu'à sa cheminée et de faire tomber des pierres dans sa marmite suspendue à la crémaillère. Je ne l'ai jamais fait, je le jure sur la tête de ma mère. J'aurais pu, je n'étais ni pire ni meilleure que les autres enfants du quartier, toujours prêts à faire les quatre cent coups. Détourner l'eau du ruisseau, en troubler l'onde pour embêter les lavandières, se baigner en chemise dans l'eau glaciale en plein mois de février et en ramener au minimum une bonne bronchite, voilà quelques-uns de nos exploits. J'arrête là car je remplirai des pages avec toutes les bêtises que nous avons faites. La quinzaine de mômes de Pont-Mine que nous étions sévissait dans la campagne des alentours. Pas de télé, pas de cinéma, peu de bouquins, nous utilisions nos loisirs comme nous pouvions ; jouer de mauvais tours aux adultes était notre distraction favorite. Je reviens à Marianna Bris qui faisait la cible de nos méchantes occupations. Nous la tourmentions plus souvent qu'à son tour.

Dès les premières lueurs de l'aube, Marianna sortait de sa bicoque et allait



La mesure de Marianne Bris

Diffusion électronique

ramasser du bois sec dans la forêt environnante, sans s'arrêter du matin au soir. C'était quelque chose de fantastique de voir cette pauvre faire des kilomètres avec deux fagots sur le dos, un de chaque côté de la tête sur laquelle elle disposait en guise de capuchon un sac en toile de jute qui la protégeait de la pluie. Elle ne s'arrêtait qu'à la nuit tombée, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige. Elle avait transformé sa maisonnette en un véritable bûcher. Tous les murs, à l'intérieur et à l'extérieur étaient tapissés de bois sec. Maintenant que j'y repense, j'en ai encore la chair de poule. Elle aurait pu brûler vive plus d'une fois. Je pensais qu'elle était un peu sorcière mais certainement gardienne du feu. Elle faisait lever le soleil, alors le reste n'avait pas de secret pour elle.

C'était quand même un sacré personnage que Mariann. Cette vieille femme avait eu dans sa jeunesse un enfant naturel appelé Vincent. A l'époque, elle travaillait comme journalière dans les fermes des alentours. Son fils qu'elle traînait à sa suite avait «le manger» gratis grâce à sa mère. C'était la coutume: On acceptait les enfants du personnel à la table du fermier. Au repas, Mariann disait à son garçon:

« *Debr ta Vicentic! benn warhoaz ne po ket seurt se !* »

« Mange donc petit Vincent ! Demain tu n'auras pas la même chose! »

La surprise de ma jeune vie fut de savoir qu'elle en avait fait un commissaire de police à Paris. De quelle façon? Par quel miracle ? Je suppose que le gars Vincent était très intelligent et avait pu profiter des bourses d'état grâce à un directeur d'école bien au courant de ces pratiques. A l'époque tout enfant disposant d'aides nationales était dirigé vers la fonction publique.

MARIE ET SES ENFANTS

Il suffit de traverser le chemin, dans le virage en épingle à cheveux, juste devant chez Mariann a Bris et là se dressait la petite maison de Marie et Marcel, mes grands amis. Leur maman était aussi l'amie de ma mère et comme elle, pleurait son époux prisonnier. Elle se montrait plus sévère que la mienne envers ses enfants.

Leurs dialogues étaient peu variés ?

« *Kelou peus deuz Herveg, Anna ?* »

M'eus ket vat, matreze c'hwi' peus deuz Reun, Marie ?

A nan vat ! tris mis zo am-eus ket bet netra ! »

« Des nouvelles vous avez de Hervé, Anna ? »

Je n'en ai pas ! peut être que vous avez de René ,Marie ?

Oh, non va ! trois mois que je n'ai rien reçu ! »

Et les larmes perlaient à leurs paupières puis devenaient ruisseau. C'était affolant de penser que peut-être papa ne reviendrait jamais.

MARIANN DU

Tout à côté, habitait Mariann Du. Je l'aimais bien cette grand-mère. Elle apprenait aux fillettes du quartier à faire des crêpes, filer la laine des moutons en, sommet du plaisir défendu, à fumer la pipe. Nous faisons sécher du « *butun-marmouz* » (tabac de chatons de châtaignier) Que de belles diarrhées et des quintes de toux dont nous ne pouvions expliquer l'origine à nos mères ! De temps en temps, nous avions l'autorisation de tirer une bouffée de vrai tabac de la pipe de Mariann Du.

Diffusion électronique

Elle savait aussi faire un excellent « *youd kerh* » (bouillie d'avoine) une fois par semaine. Nous les enfants, nous avions la permission de tremper notre cuiller de bois, là où il y avait le plus de beurre au milieu de son « *chidouarn* » (chaudron) Nous pouvions aussi boire à son bol quelques gorgées de « *laez ribot* » (babeurre) Je vous prie de croire que c'était meilleur qu'une bouchée au chocolat d'aujourd'hui. Et j'adore pourtant le chocolat...

MARJANN MICHEL

Ce n'était pas son nom de famille, mais tout simplement la Marjann de Michel, son mari. C'était une habitude dans le village d'appeler les femmes par leur prénom suivi de celui de leur époux ou du lieu où la personne habitait (la ferme ou le quartier) Marjann nous racontait : « *me fot Lannig zo chom ba Paris. Kerz de wel nan ma peus c'hoant. Kavoud a rafe e di, an nor zo livet glaz. Lannig a zo jeneral, marichal, corporal, me n'ouzon ket re mad med un dra bennag echuet gand al.* »

(Mon fils Alain habite Paris. Allez donc le voir si vous avez envie. Vous trouverez sa maison, la porte est peinte en glaz (bleu ou vert) ; Alain est général, maréchal, caporal, je ne sais pas trop mais quelque chose qui finit par al)

Les enfants du quartier et moi-même, nous ne sommes jamais allés à Paris pendant la guerre. Dans notre breton local, on disait « *a yeod zo glaz a nenv zo glaz* » (« l'herbe est verte le ciel est bleu ») si bien que nous n'avons jamais su la véritable couleur de la porte de la maison de Lannig Michel (fils de Michel son père) Ce n'est pas le voyage vers la capitale qui nous effrayait, mais la crainte de nous tromper de porte (verte ou bleue) !

Marjann était une sacrée bonne femme que je respectais beaucoup. Ma grand-mère me chargeait de lui ramener les coiffes qu'elle avait lavées, amidonnées et repassées pour elle. En échange de ce petit service, je recevais une poire délicieuse ou une pomme bien mûre ou encore des nèfles blettes du verger. Ce n'était pas le cas de mon amie Marie qui tourmentait souvent la vieille dame.

J'ai le souvenir de voir le contenu du pot de chambre (liquide et solide) franchir l'ouverture de la porte et inonder ma copine de la tête aux pieds. Ce fut pour Marie le comble de l'humiliation.

Elle évita désormais d'ennuyer Marjann et passait le plus loin possible de sa petite maison.

AR ZAL DANS

Ma promenade dans Pont-Mine me mène à « zal dans' » lieu où presque toutes les jeunes filles de Saint-Goazec ont appris à danser.

Après l'église, les châteaux de Kermaunoir, Kerwoazec et Trévarez, c'était la construction la plus belle du village. Les propriétaires avaient travaillé de nombreuses années aux U.S.A et à leur retour au pays, ils avaient fait construire ce bâtiment aux cheminées imposantes et aux immenses fenêtres. La salle de danse prolongeait la maison à l'arrière. Je n'étais pas peu fière d'y avoir mes entrées à ma convenance. Nos jardins se touchaient, j'y étais comme chez moi.

Dans la salle de danse, à droite, après avoir descendu deux marches faisant suite au couloir venant du café, trônait un magnifique gramophone surmonté d'un immense pavillon vert bordé de rouge et d'or, un pavillon qui dans ma mémoire de petite fille était aussi grand qu'une maison. La preuve, il me fallait prendre une

Diffusion électronique

chaise, grimper dessus, mettre une pièce percée dans la fente, poser le disque, tourner la manivelle et quand on sentait une résistance, bloquer le tout. Il ne restait plus qu'à descendre la pointe de l'aiguille dans le sillon et écouter religieusement l'air choisi. Ce magnifique gramophone était perché sur un meuble qui ressemblait à un classeur. La porte en lattes glissait de haut en bas et les rayons regorgeaient de disques. Je connaissais toutes les chansons par cœur et je les aimais beaucoup. Toutes me parlaient de mon père.

« i tu reviens, sauras-tu demander pardon ? » Par les paroles de la chanson, je parlais à papa : « Demanderas-tu pardon à maman et à moi de nous laisser si longtemps toutes seules ? »

Et puis « J'attendrai le jour et la nuit ! J'attendrai toujours ton retour ! » J'entends encore la voix nasillarde de la chanteuse. Le front collé au meuble, j'écoutais « Parlez-moi d'amour, dites-moi des choses tendres ! » Mon initiation musicale s'est faite là « Les roses blanches », « Le temps des cerises » et combien d'autres chansons je les ai apprises à la « Zal dans' ». J'adorais chanter que ce soit à l'église, à l'école ou chez moi.

Je vais vous confier un secret : j'avais trois ans quand mon père m'a appris « l'Internationale » Papa était un des premiers syndicalistes C.G.T.U à Saint-Goazec. J'ai trouvé dans les papiers de ma mère, après son décès, des cartes de la C.G.T.U dès 1928.

Un souvenir qui reste très vif dans mon esprit : un goûter de Noël offert par le Comité pour les familles de prisonniers. Cette fête eut lieu à « Zal dans' » qui fut aussi transformée en salle de classe puisque l'école du Raker, réquisitionnée par les Allemands ne recevait plus d'élèves. Ce fut magnifique pour moi. Nous pûmes voir une belle pièce de théâtre interprétée par les jeunes gens et filles du village, quelques saynètes comiques et surtout un concours de chants. Je reçus le premier prix.

Etait-ce possible ? Bien sûr ! Toutes les femmes de l'assemblée pleuraient en m'écoutant chanter le « Noël du prisonnier » sur l'air de « J'irai revoir ma Normandie » Je ne me souviens même plus d'une seule parole ! Le jury, au bruit des applaudissements, se crût obligé de me décerner le premier prix. J'eus la permission de choisir au pied de l'arbre de Noël le jouet que je préférais. Avec ravissement, je pris sans hésiter un camion de pompiers en bois rouge et bleu. On tirait sur la ficelle, le camion roulait et les bras de la citerne montaient et descendaient. L'assemblée a beaucoup ri. Elle ne comprenait pas pourquoi une fillette de dix ans choisissait un tel objet plutôt qu'une poupée, une boîte de couture ou un jeu de construction. Mais dans ma tête, j'en suis certaine, je pensai au bébé qui plus tard arriverait quand mon papa serait de retour d'Allemagne. Le camion rouge et bleu a trôné de longues années sur le buffet. Jusqu'au jour où j'ai sans doute compris que le petit frère tant espéré, c'était sans espoir. Et j'ai donné mon premier prix à un gamin du quartier.

2-2 MA VIE DANS MES FAMILLES

LA FAMILLE NOMBREUSE

Et la vie continuait dans la petite maison qui tournait le dos au nord. Plus bas que mon jardinet et le verger contigu, il y avait la petite maison qui regardait le soleil. Quand je suis arrivée dans le quartier de Pont Mine (Pont de pierre), il y avait déjà le papa Louis, Marie la maman et Pierre, Jean, Suzanne qui très vite est allée voir les anges, Louis, Marie, Anna. J'ai vu arriver Eliane, Dédé, Marcelle, Yvon, Thérèse et Denis. Le jour de la naissance du bébé, on nous demandait d'aller garder la vache là-haut sur la colline. C'était le «roz» (hauteur) le plus éloigné de la maison. Sur le chemin, nous rencontrions souvent une dame étrange toute habillée de noir «Mäi Chinou». Nous avons appris bien plus tard, que c'était l'accoucheuse, qu'elle nous avait tous mis au monde.

Pour le moment, nous gardions la vache. Tout d'un coup, sans savoir la raison, nous dévalions la colline, sautons par-dessus les talus, les ronces, les ruisseaux, pour arriver essoufflés à la petite maison qui regardait le soleil. Marjann, la grand-mère nous attendait « *Digouet eon !* » (Il est arrivé !)

C'était une grande émotion de voir cette jolie maman très brune, aux yeux couleur de ciel, alanguie parmi les draps brodés d'initiales t et t enlacées et bordés de festons Richelieu comme les oreillers immaculés et ce bébé aux boucles noires. Les yeux, certainement qu'ils étaient bleu de ciel puisque tous les avaient bleus. Si je me souviens bien, ceux de Marie étaient pailletés d'or et ceux d'Anna cerclés de noir. J'ai toujours aimé les yeux bleus.

«*Paour-keiz Marie ! Torret e neus e garr eur wech ail, lampa dreuz ar wez ba Prat Meur evit tapet ar c'hrouadur noaz-ran.*»

«Pauvre Marie ! Elle s'est cassé la jambe une nouvelle fois à sauter par-dessus le ruisseau de Prad Meur (La grande prairie) pour attraper le bébé tout nu.»

Mon sang ne faisait qu'un tour. J'étouffais de jalousie et de toute la force de mes petites jambes, je traversais le verger, puis mon jardinet. Bien entendu maman attendait. Elle savait déjà ce qui allait suivre:

«Pourquoi maman ce n'est pas toi qui a cassé ta jambe ? Tu n'avais qu'à courir plus vite que Marie! Tu n'es pas si grosse qu'elle et tu es plus jeune! »

Maman avait 24 ans quand papa est parti à la guerre. C'était une jeune femme qui pleurait du chagrin de sa petite fille. C'était une peine immense et tellement injuste. Je me réfugiais dans un bosquet sur le talus qui séparait mon petit jardin d'un autre,

Diffusion électronique

voisin, et je pleurais pendant des heures. Maman pleurait, les voisines pleuraient. Tous les hommes du quartier avaient été mobilisés.

Seul, le père de la famille nombreuse était présent. Après son travail (il ne traînait pas au bistrot) et pendant ses jours de congés il me supportait parmi les siens. Il est vrai que nous avions ses enfants et moi un oncle commun. La sœur de mon grand-père, tante Naï k avait épousé le frère de leur maman. Peut-être était-ce pour cette raison que l'on m'acceptait dans la cellule familiale. J'ai le souvenir ému de la première fraise ou de la première poire mûre qu'avec son couteau de poche, Louis le papa partageait en parts égales entre les quatre ou cinq enfants qui l'entouraient. Combien de fois ai-je entendu la maman dire avec impatience: «*Lavare da ouz mond dar ger ! Aman a zo tra-walc'h bugale !* » «Dis à celle-là d'aller à la maison. Ici il y a assez d'enfants ! »

D'une voix très douce le père répondait: «*Ho Marie ! Dao e deoc'h kaoud truez dez outti. Hi a zo an unan !* » «Ho Marie! Il faut que tu aies pitié d'elle. Elle est toute seule! » Je ne peux oublier même si longtemps après que j'étais l'unique enfant du quartier accepté à leur table et dans leurs jeux. Je les trouvais tous tellement extraordinaires. Combien de fois les ai-je vus attraper des truites à la main dans les ruisseaux ou encore trouver les plus belles châtaignes, nêfles, découvrir des champignons juste à point. Je me trouvais nulle auprès d'Anna qui avait tout appris de son papa alors que le mien était loin là-bas en Allemagne (chez les sales Boches) Comme j'enviais mes voisins!

Depuis j'ai fait la connaissance de gentils amis allemands.

MA GRAND-MERE

Ma grand-mère Catherine était une des femmes les plus pauvres du village. A l'époque dont je parle, le titre était âprement disputé.

Au début du siècle, grand-père Jean était allé chercher fortune à Paris, comme beaucoup de Bretons sans travail. Dame Fortune ne lui ayant pas souri, il avait rencontré bonne fortune, c'est à dire une autre femme. Cet abandon laissa grand-mère dans un profond dénuement. En ce temps-là, il n'y avait ni allocations familiales, ni Secours Populaire, ni de colis de la banque alimentaire. Ma chère aï eule dut trimer dur pour élever ses trois bambins. Deux fois par an environ, la comtesse et la marquise faisaient «an aluzenn» (l'aumône) au plus démunis du village. Grand-mère fit bien des métiers pour nourrir convenablement ses enfants. Elle fut journalière, cuisinière, lavandière, jardinière et pour finir prit la suite de sa mère qui confectionnait et repassait les coiffes des femmes du village.

Malgré son extrême pauvreté, (elle ne possédait rien) elle avait acquis une grande sagesse et a fait de moi, la plus riche héritière virtuelle de ce village de Saint-Goazec. Elle s'est beaucoup occupée de sa petite fille, tout le temps que mon père fut absent. Solide comme un roc, elle compensait la fragilité mélancolique de maman.



Diffusion électronique

Quand je me promenais avec elle dans ce petit village des Montagnes Noires, elle disait en montrant de la main droite d'un geste large comme celui du semeur, les sommets des collines, les bois, les champs, les ruisseaux, la rivière Aulne (ar Ster Vraz), les châteaux de Saint-Simon, de Trévarez et même Kermaunoir (propriété du baron) : « Sell' ta ma merc'hig vihan, toud e wellit aze zo din ! »

« Oh ! mamm-goz ! Chwi zo konta luz din. C'hwi a oar mad an dra-ze zo da c'hont, da markiz pe da baron ! »

« Ah ! nan, nan, nan ! lavared mamm-goz. Karg o daou lagadou a o kalon ! An dra-ze zo din. Me ran deoc'h. Neus ket e Sant Woazeg << penn-braz >> bez gouest da mired ouz da zell. Setu ! E pad an amzer me zo selled, toud an traou zo din. Kemer, me ran deoc'h »

« Regarde ma petite fille, tout ce que tu vois là m'appartient ! »

« Oh ! Grand-mère ! Tu me racontes des blagues. Tu sais bien que cela appartient au comte, au marquis ou au baron ! »

« Ah ! Non, non, non ! » disait grand-mère. « Remplis tes yeux et ton cœur. Cela est à moi. Je te donne. Il n'y a pas à Saint-Goazec de « tête grosse » (personnage important) qui puisse m'empêcher de regarder. Voilà ! Pendant que je regarde, toutes ces choses m'appartiennent. Prends, je te donne ! »

Grand-mère m'a donné cet environnement, après me l'avoir fait connaître et aimer. Même aujourd'hui, chaque matin, la première chose que je fais est d'aller à la fenêtre et de me plonger dans cet océan de végétation, de pierres et d'eau et je me dis : « Profite en ma fille ! C'est ton héritage ! » Virtuel peut-être, mais tant que je pourrai regarder ce magnifique paysage, je penserai à grand-mère et à sa profonde sagesse. Elle pensait et disait simplement que pour être heureux : Il suffit de regarder la beauté qui nous entoure.

Il y a quelques temps, j'ai découvert dans un vieux livre de morale datant de 1939 le texte suivant, écrit par un grand sage japonais né à la fin du 17^{ième} siècle qui rejoignait à sa façon ce que disait mamm-goz :

La joie de contempler la beauté de la nature

Si nous ouvrons nos yeux à la beauté du ciel, à la beauté de la terre et des dix mille choses, elles nous accorderont un plaisir sans limite, un plaisir sans cesse devant nos yeux, nuit et jour, parfait et débordant. L'homme qui fait son délice de telle chose devient le possesseur des montagnes et des cours d'eau, de la lune et des fleurs. Il n'a pas besoin, pour en jouir, de faire sa cour aux autres. Ces choses ne s'achètent pas avec un trésor. Sans dépenser la moindre monnaie, il peut en user au contentement de son cœur, et il ne les épuisera jamais ; bien qu'il en jouisse comme si elles lui appartenaient, il ne se les verra jamais disputer par aucun autre. La raison en est que la beauté des montagnes et des rivières, de la lune et des fleurs n'a jamais été la propriété de personne. .

Les plaisirs que nous tirons de l'amour des fleurs ou de la lune, de la contemplation des collines et des cours d'eau de notre chant qu'accompagne le vent, ou de notre vue qui suit avec envie l'envolée des oiseaux, ces plaisirs sont doux. Nous pouvons y trouver tout le long du jour nos délices sans en éprouver aucun mal.

Ils sont aisés à obtenir même pour le pauvre et nécessiteux et n'ont pas de conséquences mauvaises.

Les riches et les grand enfoncés dans le luxe et l'indolence ne connaissent pas ces plaisirs, mais l'homme pauvre peut se les procurer tout à loisir.

Kaï bara Ekiken (I)

(traité sur la philosophie du plaisir)

Ma grand-mère bretonne presque illettrée et le moraliste Kaï bara ne parlait pas la même langue mais aussi bizarre que cela paraisse la pensée est la même.

LA BROCHE

Un souvenir plus marquant de cette période de jeux insouciantes, fut la perte de la broche en or (certainement offerte par une marraine) de la petite maison qui regardait le soleil.

Chaque jour, Anna mon amie, avait pour mission de promener après le repas de midi, le dernier-né de la famille. Bien entendu j'accompagnais ma copine.

La petite sœur fut par nos soins, bien installée et sanglée sur le coussin de plume et nous nous promenions par les petits chemins.

A tour de rôle nous poussions la voiturette. A un moment, malgré le sérieux de notre tâche, nous abandonnâmes la poussette, pour jouer à la petite maison. Il me semble que nous avons joué aussi à la balançoire, éloignée d'une dizaine de mètres.

Nous étions tranquilles, la petite dormait profondément. Fatiguées par nos jeux, nous repris la promenade, et à ce moment là découvert la disparition de la broche en or.

Il était de bon ton, à cette époque de mettre aux petits enfants, un bavoir brodé, attaché à la brassière de coton, juste sous le menton, par une épingle de sûreté ou une broche sur laquelle était gravé le prénom du bébé.

Toujours est t'il que la broche en or avait disparu. Un vrai drame pour nous. A notre retour à la maison nous avons prétendu, qu'une petite fille du quartier l'avait volée. Mon amie Anna pensait avoir bien fixé le bijou.

Un doute cependant : Et si le bébé l'avait avalé?

Cela nous traversa l'esprit: Bonjour l'angoisse durant deux jours !

Anna se chargea de changer la couche de la petite sœur, comme à son habitude à chaque caca. Elle trouva la broche en or ouverte dans les selles, qu'elle surveillait avec beaucoup d'attention. Elle me l'annonça aussi tôt et nous avons repris le cours normal de nos petites vies.

Ce fut un miracle qu'il n'y eut aucune conséquence.

L'OISEAU

Enfants du quartier, nous avions toutes sortes de jeux. Notre préférence allait à la construction de petites maisons. Nous envahissions les plats sommets de ce que nous appelions "ar ranneg": c'était sûrement "reunig" qui veut dire petites collines. Ces buttes de déchets d'ardoise provenaient de la carrière de schiste de Guernagoc. Plusieurs bordaient le village de Pont-mine. Pour nous, enfants, c'étaient des espaces privilégiés et suffisamment grands pour tous, malgré les dangers. Sur les surfaces plates nous établissions nos petites maisons, qui n'étaient en réalité que des espaces délimités par des rangs de pierres. Chambres, cuisines. Nous simulions même les cheminées, lits, tables, bancs comme dans nos intérieurs habituels.

Souvent le lendemain quand l'équipe des garçons avait passé par-là nous trouvions toutes nos installations démolies.

Nos jeux favoris étaient d'imiter les adultes. Je pense au jour où nous avons décidé de faire un enterrement (parfois c'était un mariage) ; Robert était notre curé attitré

Diffusion électronique

nous profitons de ses visites chez ses cousins "de la petite maison qui regardait le soleil". Ce gamin avait décidé qu'un jour il serait " curé " Il l'est d'ailleurs devenu.

C'était facile de fabriquer une chasuble de prêtre avec deux torchons usagés et retenus aux épaules par des épingles de sûreté le tout emprunté à nos mamans.

La croix: Deux branches retenues en leur milieu par des brins de jonc ; le cercueil: une boîte de carton. Et le cadavre ? Qu'à cela ne tienne, nous trouvons toujours : lucane, souris, oiseau, insecte morts.

J'ai le souvenir qu'un jour, pas la moindre petite dépouille. Dans la haie toute proche il y avait un nid. Cinq petits oiseaux piaillaient le bec jaune grand ouvert, attendant la nourriture. Très décidée, j'ai attrapé un oisillon, avec beaucoup de force je l'ai lancé sur les cailloux du chemin.

Ce geste, quand j'y repense me fait toujours horreur. Tuer, c'était sans doute irréfléchi, quelle chose affreuse! Nous avions alors tout ce qui fallait pour faire un enterrement de première classe.

Le petit oiseau installé soigneusement dans sa boîte de carton, parmi des chiffons, le convoi mortuaire s'ébranlait. Nous chantions à tue-tête et superbement faux le « liberame dominum » en latin, et le « kantic ar barados » cantique du paradis en breton jusqu'à la tombe creusée à l'avance. Cela est bien vivant dans ma mémoire et m'a profondément marquée même aujourd'hui ou je ne comprends pas mon geste cruel

A cette époque dénicher les oiseaux était le sport favori des galopins du quartier (filles et garçons) Il y avait tellement d'oiseaux que certains cultivateurs nous donnaient une petite pièce pour en exterminer le plus possible.

Aussi, c'était une coutume de chanter « Petra peuz kavet ta yannig , petra peuz kavet ta - eur neiz pic, eur neiz bran, ag eur neiz laouenan »

« Qu'as-tu donc trouvez petit jean qu'as-tu donc trouvé là, un nid de pie, un nid de corbeaux et un nid de roitelets ».

Ces trois trouvailles étaient le sommet de la gloire pour un dénicheur. Certes, un nid de roitelet était à la portée de chacun. Quant aux pies ou corbeau c'était un véritable exploit très périlleux que de les atteindre, ces derniers étant haut perchés, à la cime des arbres. Les garçons du quartier étaient très téméraires et ils étaient assurés de la considération et de l'estime des autres.

Les œufs nous les filles, nous les enfilions comme des perles, nous en faisons des chapelets de toutes les couleurs. Pour vider l'œuf, il suffisait de percer délicatement, avec une aiguille à coudre, les extrémités, de souffler le jaune et le blanc. Quand il était déjà fécondé, il se cassait inmanquablement, à notre grande déception. Nous étions fiers de nos récoltes. C'était un concours à savoir qui aurait le plus d'œufs.

Ils étaient tous si jolis. Oeufs de grive, de merle, de coucou, d'alouette et autres, tous ces mouchetés, gris, bleus, turquoise, verts, jaunes, blancs, bruns.

La nature nous apprenait gratuitement et en nous amusant à mélanger les couleurs.

Mais à partir de l'enterrement du petit oiseau jamais, je le jure sur la tête de ma mère, je n'ai touché à un nid.

L'INCENDIE

L'après-midi du 6 août 1943. Dong ! Dong ! Dong ! Comme pour la déclaration de la guerre en 1939, le tocsin, les cloches. C'était la façon la plus sonore et la seule d'ailleurs pour annoncer une catastrophe.

Actuellement la sirène des pompiers remplace ce lugubre chant. De plus cette sonnerie était actionnée manuellement grâce à une cordelette attachée au battant de la cloche de l'église et tirée vigoureusement par Yvon le sacristain ou Louis le garde champêtre. Car nous avions un garde champêtre qui, par exemple, annonçait en soufflant dans une corne (korn-bout), le lieu du ramassage des petits pois ou des haricots verts du lendemain, et divers autres renseignements.

Ce garde était le frère de Yvon. Cette famille était une véritable institution. Nous l'appelions la famille TAO qui en vérité se nommait HERVE. Il y avait Yvon le sacristain, Louis le garde champêtre François et Job (les grands copains de mon papa) étaient menuisier, charpentier et Jean le tailleur. La raison de ce surnom la voici. Leur père disait souvent le mot ATAIO qui en breton veut dire « toujours » un exemple tout simple « amzer brao zo atao » « il fait beau temps toujours » et l'habitude fût prise d'appeler ce monsieur SOAIK ATAIO. Et par le fait même, les enfants héritèrent du surnom. Mais revenons à nos moutons.

Cet après midi là un grand cri : « Le feu ! Le feu ! Oû est ce ? »

Nous apprîmes que cela se passait dans le bois du baron, à droite de la route de Toul ar C'haz, en partant de Pont Fao.

Tous les adultes valides du village y allèrent au pas de course avec des moyens dérisoires. La pompe à bras tirée par des pompiers bénévoles, des petits seaux en toile pliante, des bassines, des brocs et tout récipient assez grand pour la chaîne humaine, du point d'eau le plus proche au foyer d'incendie.

Les enfants étaient tenus à l'écart. Interdiction d'approcher. Mais allez donc défendre à des gamins excités d'aller voir un spectacle gratuit, les distractions étaient si rares à cette époque !

L'incendie du bois, je m'en souviens bien ... c'était grandiose ! De Pont Fao vers Toul ar Ch'raz, à droite du chemin, la forêt flambait.

Les adultes nous repoussaient de partout « Kers kuit dar lec'h se ». « Allez vous en de là » J'avais dix ans mais je me souviens encore aujourd'hui de ces arbres qui brûlaient, s'embrasaient comme des torches, éclataient avec des craquements sinistres, de l'impuissance des hommes avec leurs petits seaux de toile qui arrivaient presque vides et de l'inutilité de la pompe à bras que deux hommes manœuvraient vigoureusement.

Nous, les gosses, avons quittés ces lieux pour rejoindre notre quartier. Je me devais d'être rentrée avant ma mère et avant la nuit.

Nous connaissions tous les vinogenou (petits sentiers) qui très rapidement nous faisaient arriver à travers bois et prairies, à Meilh Paper, Pont Ilis, Guern a Goc et Pont Mine. Tous ces petits sentiers n'existent plus actuellement.

Ce soir là je ne pus m'endormir.

- Maman ! Le feu du bois est arrivé jusque chez nous « Dors ! » Répondait Maman.

- Maman ! Maman, le feu du bois est arrivé jusqu'ici !

- Tu vas dormir ! disait Maman très en colère, sinon je vais te donner une fessée !

- Maman, le feu est là je te dis !

Et je hurlais de plus belle.

Diffusion électronique

Maman, d'où était placé son lit ne pouvait comprendre, mais moi, je voyais des lueurs de plus en plus fortes par les deux petits carreaux au-dessus de la porte. Mon sommier était en face de l'autre côté contre le mur. Je hurlais à pleins poumons. Enfin, Maman s'est levée, exaspérée par mes cris, a ouvert les volets et aperçu les flammes qui sortaient du hangar de la ferme située à quelques centaines de mètres de chez nous. De stupeur elle oublia la fessée promise, enfila une blouse et se précipita à « Zal dans », l'habitation la plus proche de notre maison (nos jardins se touchaient), a réveillé les voisins. Michel le patron du bistrot s'est précipité, il fallait grimper la côte du Raquer, à pied, en courant et criant tout du long du chemin : « An



tan, An tan, An tan »
Le feu! Le feu! Le feu !
Dans la nuit c'était impressionnant.

Il était minuit environ, et je reste persuadée avoir été la première à me rendre compte de cet incendie, même si, au départ, ce n'était qu'une illusion due à une peur panique provoquée par le feu de l'après midi. C'était déjà trop tard. Cette nuit du 6 au 7 août 1943 est restée terrifiante dans mes souvenirs d'enfant.

Tous les habitants disponibles du village se sont précipités par les sentiers et les chemins les plus courts vers cette ferme qui brûlait. Le plus drôle est que je me souviens bien de voir une habitante de ar Zal danz se coiffer coquettement et se mettre du rouge à lèvres pour aller aider à éteindre l'incendie. Cela m'avait semblé tellement superficiel. Il est vrai que cette dame venait de Paris.

Nous, les enfants, avons été confiés à la jeune fille de Michel. De la fenêtre du grenier, nous assistions impuissants à la progression des flammes.

Bien entendu le lendemain, tous les galopins du quartier sont allés constater les dégâts. Seul le hangar agricole et tout ce qu'il contenait, paille, foin et différents matériels agricoles avaient brûlé. Je vois encore la batteuse, sauvée par les premiers secours, mais les poutres calcinées et la paille réduite en cendre fumaient encore. Heureusement, il n'y eut aucune perte ni humaine ni animale.

Nous apprîmes dans les heures qui suivirent qu'un autre hangar agricole avait aussi brûlé dans une autre partie de la commune cette nuit-là

RECEPTION A L'EGLISE

Je n'ai pas de souvenirs précis de l'arrivée des Allemands à St Goazec. Il est vrai que leur rassemblement se fit au bourg, assez loin de chez moi. Leur présence me paraissait normale. Ils avaient gagné la guerre donc le droit d'occuper le pays, même si je les considérais comme des envahisseurs.

Un dimanche, à la grand-messe (à l'époque je n'en manquais pas une seule) monsieur le recteur de notre paroisse, vêtu de son plus beau surplis et ceint de son étole, nous demanda en breton de réserver un accueil aimable à nos nouveaux voisins et amis.

« *Tud ar barrez ! goulen a ran deoc'h da digemer mad o amezien a mignoned nevez..* »

Il fit monter dans l'allée centrale quatre officiers allemands qui me pétrifièrent sur place (j'étais si petite et eux si grands) Debout, en me retournant, je vis s'avancer d'une allure martiale, quatre militaires (superbes il est vrai), la casquette sous le bras droit, le gauche raide le long de la couture du pantalon. Au fur et à mesure que les Allemands montaient dans l'église, je sentis mon cœur s'arrêter de battre et une haine sans mesure m'envahir. Imaginez, les «sales Boches» qui avaient emprisonné mon père depuis des mois dans le stalag XIII B près de Nuremberg passaient à quelques centimètres de moi ! Où se trouvait Nuremberg ? J'avais déjà du mal à situer l'Allemagne, alors les villes en détail, c'était impossible. Je savais simplement que ça se trouvait de l'autre côté du Rhin.



Eglise de Saint-Goazec et monument aux morts
Cli. Le Doaré (Jos) 2722 prob. 1937 Coll. G. Keraval

J'avais très fort en moi une envie de tuer ces

hommes. Monsieur le recteur installa l'un des officiers à l'harmonium d'Yvon ; notre sacristain, organisateur des cérémonies et musicien. Yvon était plein de bonne volonté mais l'instrument, essoufflé sous ses doigts ne laissait passer que des sons quelque peu discordants. Tout d'un coup, le militaire allemand, assis sur le haut du tabouret d'Yvon, de ce séculaire instrument, fit envahir l'église d'une onde de quelque chose de divin: peut être était-ce du Bach, du Schubert, du Buxtehude ? Pour la première fois, la petite fille entendait pareille musique céleste. Imaginez le passage de la mort à la vie, de la haine à la joie. Impossible de comprendre ce qui se passait dans ma tête. Pendant que Monsieur le recteur plaçait les trois autres officiers si élégants (deux à droite et un à gauche du cœur), des hommes sont sortis de l'église en signe de protestation. Depuis j'en ai rencontré qui ont confirmé mes dires.

Et toujours, cette musique venue d'ailleurs m'emplissait d'un bonheur indicible.

Diffusion électronique

Cette grand-messe, pour moi, fut un rêve hors du temps, quelque part dans un autre monde.

Loué soit ce musicien qui pourtant portait l'uniforme que je haïssais.

SOUVENIR

Mission **SAINT - GWAEG**

12 - 29 Gwengolo



Aotrou Person :

An Aotrou SAOUT

Misionerien

TADOL,
BARNABE,
FULJANS,
MEDARD

Kapustined

Conceit des Pères Capucins

33, Avenue de la Marine, Lorient

« Si vous m'aimez, observez mes commandements »

(NORNA-SIKSSEKON JÉSUS-CHRIST).

CHAQUE JOUR : Nous souvenir que nous avons un Dieu à servir et une âme à sauver. — Réciter les prières en commun, au moins le soir, et faire ensuite la lecture du saint Evangile ou de la Vie des Saints. — Fuir avec soin tout ce qui porte au péché : mauvaises lectures, modes indécentes, divertissements dangereux, en particulier les danses de nuit.

CHAQUE SEMAINE : Sanctifier le Dimanche en assistant aux Saints Offices et en nous abstenant de tout travail défendu et de tout divertissement dangereux, en particulier des danses. — Faire malgré le Vendredi.

CHAQUE MOIS : Se confesser et communier.

CHAQUE ANNEE : Etre fidèle au devoir pascal.

Prospectus d'une mission à Saint Goazec
Fin des années 30-début des années 40

Diffusion électronique

Le clergé de mon village, estimant sans doute que la population n'était pas assez catholique faisait venir tous les deux ou trois ans une équipe de capucins. Ils arrivaient toujours au nombre de trois. Il y avait les pères, Médard le plus célèbre d'entre eux, Fulgent et Barnabé. Ces missionnaires, nous les appelions les « bons pères » ou « tadou mad ». Ils devaient faire de nous de bons chrétiens.

Dans le programme chargé d'une mission, il y avait une semaine d'instruction religieuse pour les enfants (garçons et filles jusqu'à quatorze ans). La semaine suivante était réservée aux jeunes gens qui devaient apprendre des régies très strictes pour arriver purs au mariage (surtout les jeunes filles !) La troisième semaine, les femmes étaient conviées à assister nombreuses aux sermons dans l'église. Les « tadou mad » leur demandaient de faire des enfants en quantité. Je me souviens fort bien d'avoir été très intriguée par l'enseignement du père Médard qui recommandait aux femmes:

« *Ne lakaet ket ho bern teil barz an toull – karr, lakaet nein (nen) don barz kreiz ar park !* »

« Ne déchargez pas votre tas de fumier à l'entrée du champ, mettez le profondément en plein milieu ! »

Je ne comprenais pas ce que l'agriculture avait de commun avec l'instruction religieuse.

La quatrième semaine, très mystérieuse (rien ne filtrait) concernait seulement les hommes. Interdiction était faite aux enfants d'entrer dans l'église. Je n'ai jamais pu savoir (même actuellement) de quoi il était question dans les sermons des bons pères.

Dans ces missions, l'enseignement se faisait en breton et à l'aide de « taolennou », grands panneaux peints d'une façon naïve par des religieuses d'un couvent. A l'aide d'une longue baguette de bambou, les tadou mad nous expliquaient les mystères de la religion. C'était quoi un mystère? Un mystère était quelque chose qu'on ne pouvait pas nous expliquer mais à laquelle il fallait croire. Nous y croyions avec ferveur et sans nous poser de questions.

Les quatre semaines se déroulaient sans anicroche. Même les hommes n'allaient plus au bistrot. Il y avait pourtant beaucoup de débits de boisson dans mon village, à cette époque. Je crois en voir compté une douzaine rien que dans le bourg. C'était une bonne instruction religieuse et surtout humaine.

LA REVELATION

À la fin de chaque semaine de la mission, il y avait la confession. Le samedi de la troisième semaine (Celle des femmes) maman me dit: Attends-moi à la porte de l'école. A cinq heures je passerai te prendre ! »

À cinq heures pile, ne voyant rien venir, je me suis dirigée vers l'église toute proche. Dans le confessionnal de droite, j'ai reconnu le manteau un peu râpé de ma mère et ses chaussures fatiguées. Discrètement, je me suis assise sur le prie-dieu, à côté de cette drôle d'armoire qu'était le confessionnal, là où vous racontiez vos péchés véniels et mortels à l'oreille du capucin. J'entendis tout à coup la voix du père Médard qui demandai à maman:

« *Ped krouadur a peus Intron?* »

« Combien avez-vous d'enfants Madame? »

« *Na m'eus ken unan!* »

« Je n'en ai qu'en seul! »

Diffusion électronique

« *Penaoz, lavared an tad mad, c'hwi a zo evel eur plac'h yaouang, wa dle deoc'h kaout on hanter dousen ben breman* »

« Vous êtes comme une jeune fille, vous auriez dû en avoir une demi-douzaine pour maintenant. »

Je n'ai jamais vu ma mère en colère. C'était une petite femme douce et tranquille. Tout à coup, d'une voix forte, elle dit:

« *Nom dé Dié, penaoz me fe greet eur krouadur al ? gand ma biz? peotramant c'hwi vefe deuet d'ober unan din ! Ma gwas zo prizonier barz an Alamagn abaoe pevar bloas zo breman, setu !* »

« Comment j'aurais fait un autre enfant? Avec mon doigt ? Peut être que vous seriez venu me le faire ? Mon mari est prisonnier en Allemagne depuis quatre ans . Alors»

Le père Médard est sorti du confessionnal comme un diable d'une boîte, la couronne de sa tonsure en bataille, les yeux exorbités. C'était un petit homme rondouillard et joufflu, au teint rougeaud, aux yeux globuleux comme ceux d'une grenouille. Il oublia de donner l'absolution à ma petite mère qui, se rendant compte de ma présence toute proche, me prit par l'épaule et me dit:

« *De'om d'ar ger! Benn warhoaz me yelo da komunia memestra. Petra lavaro ar re all na ne ajen ket? Me n'am-eus ket graet pec'hed!*»

« Rentrons à la maison! Demain j'irai quand même à la communion, sinon que diraient les autres. Je n'ai pas commis de péché!»

Ce n'était pas mon problème.

Maman, avant l'heure, venait d'inventer la cérémonie pénitentielle. Maintenant, cela existe. On avoue simplement ses péchés à l'oreille de Dieu et l'on est pardonné.

Quant à moi, j'avais très bien compris qu'il existait trois façons de faire un bébé. Un petit frère fabriqué avec un doigt? Ma poupée de chiffon s'appelait Tom Pouce et je ne la trouvais pas très jolie. Quant à ressembler au père Médard, pas question ! Il était vraiment trop laid. Mon papa était beau sur la photo, devant mes yeux, avec son calot crânement posé sur ses cheveux châtain clair. C'est ça ! j'attendrai que papa revienne pour me donner un petit frère ou une petite sœur. Il reviendra. J'en étais sûre. Je faisais un pacte avec Dieu. J'ai courageusement cessé de gronder maman quand un bébé arrivait dans la petite maison qui regardait le soleil. C'est sûr, mon tour viendrait un jour: il suffisait d'attendre le retour de papa.

2-3 LA GUERRE NOUS REJOINT

COMBAT AERIEN

Jusque là je n'ai que peu souffert de la vraie guerre. Certes, l'absence de mon père, la mélancolie de ma mère, quelques privations de nourriture, m'indiquaient que quelque chose avait changé dans notre vie. Je n'avais plus droit aux friandises: chocolat, biscuits, bonbons vitaminés. Maman gardait tout pour le colis mensuel de la Croix Rouge qu'elle expédiait à papa en Allemagne. Comme je n'étais pas difficile, je ne m'en rendais pas compte. J'aimais les fruits sauvages, les crêpes de blé noir ou de froment, la bouillie d'avoine (un régal !) que me conviaient à partager les grands-mères voisines. Les perquisitions des Allemands, les rafles, je me souviens de ces soldats qui allaient de maison en maison. Chez moi, il n'y avait pas d'homme donc je n'avais pas de crainte de ce côté-là. Dans la petite maison qui regardait le soleil c'était différent. Le fils aîné, Pierre, faisait partie de la Résistance. Averti par le téléphone de brousse (ces nouvelles se propageaient rapidement de bouche à oreille), il se cachait dans un chêne creux à cinquante mètres de chez moi. Il y passait parfois toute la journée, je le voyais de ma maison.

Le contact réel avec la tuerie organisée qu'est la guerre eut lieu le 17 mai 1943. Dans l'après-midi, une forteresse volante (c'est le nom qu'on donnait aux gros bombardiers américains) fut attaquée par des chasseurs allemands. Après un bref combat qui se déroula dans le ciel au-dessus de nous, le gros avion fut sérieusement touché. Un nuage de fumée s'échappait de cette masse de métal qui tombait, tombait. Quelques parachutes se sont ouverts et se balançaient mollement au-dessus de notre village. A une douzaine de gosses du quartier, nous avons pris la direction du crash. Après avoir marché dans les champs, dans les landes, franchi je ne sais combien de talus (c'était de la folie mais nous étions guidés par la fumée de la carcasse), nous sommes enfin arrivés au point de chute. Nous ne savions pas où nous nous trouvions. Etait-ce en Landeleau, Plonévez du Faou ou Châteauneuf? J'ai appris bien plus tard que le village où s'était écrasé l'épave s'appelait «Kerampress» en Plonévez. Comme trophée, j'ai ramené à la maison, assez tard dans la nuit, une chaussette ensanglantée, ce qui me valut de la part de ma mère une fessée mémorable. Mais elle a quand même lavé soigneusement cette chaussette que nous avons gardée très longtemps avec émotion. C'est certainement une maman ou une épouse qui l'avait tricotée à la main.

J'avais dix ans à l'époque mais je pensais au chagrin de cette femme qui ne reverrait jamais l'homme chéri.

LE PRISONNIER

Mon vrai rapport avec la dure guerre se fit dans la soirée du 4 août 1944. Trois résistants remontaient le chemin caillouteux, venant du canal qu'ils avaient traversé par l'écluse du Gwaker, après l'embuscade de Pouloudron. Ils étaient accompagnés d'un homme en piteux état : Une jambe de pantalon arrachée, la jambe elle-même entourée d'un bandage ensanglanté, le bras droit et la tête enveloppés de charpie. Sur le bras gauche, au-dessus du coude, il portait un brassard orné d'une croix

rouge. J'étais terrorisée: Mes onze ans avaient du mal à assumer la vision de ces hommes dépenaillés bardés de chapelets de cartouches, des grenades accrochées à la ceinture et le fusil sur l'épaule. Ils avaient l'air de bandits de grand chemin. Peut-être que maman était allée chercher le lait au Raker. J'étais seule sur la route, derrière la maison. Je reconnus vaguement les trois hommes armés: C'étaient des maquisards venus de Camaret. Ils se sont affalés plutôt qu'assis sur le rebord de terre et de pierres à l'arrière de chez moi. Seul le blessé était debout, à deux mètres en retrait. Il était très grand. J'étais un peu effrayée. Tout d'un coup, une drôle d'idée m'a traversé l'esprit. Je me suis précipité dans ma petite maison, j'y ai pris un verre, un tire-bouchon et au fond de l'armoire, parmi les vieux pull-overs de papa, une bouteille de vin. Je savais qu'elle était là depuis longtemps. Au bout de quelques minutes, je suis revenue. Un des résistants a débouché la bouteille et j'ai religieusement servi un grand verre de vin à chaque homme assis. Quand ils ont chacun vidé leur verre j'en ai tendu un à l'homme debout. Je ne réalisais pas encore que c'était un prisonnier. Mon petit cœur de onze ans battit à tout rompre quand l'un des maquisards a dit: «Pas lui! » et a vidé la bouteille au goulot. Je ne comprenais toujours pas. De l'autre côté du chemin, il y avait une petite source (détruite depuis longtemps) J'avais le verre en main, je l'ai rincé, rempli d'eau claire et tendu à l'homme blessé. D'un revers de la main, un des patriotes a fait tomber le verre d'eau sur les cailloux du chemin.

Je me suis enfin rendu compte que le blessé était un prisonnier allemand. J'ai alors pensé: «si papa avait soif, là-bas, si loin, et qu'une petite fille allemande lui donne un peu d'eau à boire, il serait heureux.

C'était très douloureux pour moi. Je me suis réfugié dans ma maison toute proche. La suite fut encore plus cruelle. A son retour, maman voyant la bouteille vide et le verre cassé (j'avais ramassé les morceaux) m'a administré une fessée monstre au martinet. Puis elle m'a accusé d'être la cause du non-retour de mon père, parce que j'avais donné à des inconnus la bonne bouteille qu'elle réservait pour cette merveilleuse occasion.

C'était effrayant de porter ce complexe de culpabilité qu'elle m'avait injecté. Je pleurais des nuits entières, demandant pardon à papa de cette bêtise. Ce fut le seul contact « ensanglanté » avec cette vilaine guerre que j'eus l'occasion de vivre. J'avais onze ans et depuis cet âge les armes me donnent la nausée et les blessés, à cause de la bêtise humaine, beaucoup de compassion quelle que soit leur nationalité. J'appris par la rumeur publique, que le prisonnier fut exécuté quelques jours plus tard, au Plessis, à Laz.

LA GUERRE EST CHEZ NOUS !

Dès le 6 juin 1944, jour du débarquement allié en Normandie, les relations se tendirent entre les Allemands et les civils de Saint-Goazec. Les actions des maquisards contre les mairies, les agences postales, les bureaux de tabac, se firent plus nombreuses. On parlait à mots couverts des arrestations et d'exécutions de résistants. Même notre quartier fut touché. François, un des fils de Marjann Bothorel fut capturé le 7 juillet par les Allemands au Trimen. Depuis, on était sans nouvelles. On voulait espérer qu'il soit en vie, sans trop y croire. Hélas, il n'est jamais revenu. Pratiquement chaque jour, depuis le début du mois de juillet, à la tombée de la nuit, nous entendions, haut dans le ciel, un vrombissement constant. Les «forteresses

Diffusion électronique

volantes» (gros bombardiers alliés) passaient au-dessus de nos têtes par vagues successives et se dirigeaient vers Lorient. Dans la nuit, nous restions regarder les leurs juste au-dessus de Coat-Pin jusqu'à «Roc'h ar C'hastell» C'était comme un feu d'artifice lointain, accompagné d'explosions sourdes. Nous savions par les adultes que la ville de Lorient et ses environs étaient bombardés chaque nuit. Nous voyions parfois éclater des obus de la D.C.A (défense contre avions) allemande. Certaines personnes m'ont raconté depuis qu'elles s'enfermaient chez elles avec leurs gamins, effrayées par cette guerre si proche. Maman et moi, nous regardions le spectacle «son et lumière» en nous disant: «la fin de la guerre approche! Papa va bientôt revenir!» Mais les Allemands résistaient et lançaient des expéditions punitives contre les maquisards locaux.

Le 16 juillet 44, j'eus l'occasion de voir mon petit grenier recouvert de caisses de grenades, de fusils-mitrailleurs, de munitions, ramenées de Ty-Roué, lieu du parachutage de la veille. Le lendemain il n'y avait plus rien. Dans la nuit une charrette était venue de Pen ar Roz par Rosvoal et Meilh Prat récupérer les armes et était repartie par le chemin inverse. Maman m'avait fait jurer le silence. Je crois que je n'en ai jamais parlé avec la crainte des conséquences.

Le 30 juillet 44 au matin du dimanche, le château de Trévarez fut bombardé. Nous nous préparions à aller à la basse messe mais ce dimanche là nous en fûmes dispensés. C'était effrayant de voir et d'entendre ces avions venir faire demi-tour au-dessus de chez nous (me semblait-il) et dans un ronflement assourdissant retourner lâcher leurs bombes sur le château.

Voilà c'était la guerre, un tout petit bout de guerre tout près de chez nous.



Trévarez sous les bombes 30 juillet 1944
Cli. RAF. Image découpée du film 35 mm pris par la RAF et
envoyée au QG de la résistance région Bretagne début août.
Redécouverte en 2001 dans une succession.
On voit la piste son optique à droite

Chapitre 3 :

PAPA, REVIENS !



La chambrée de Papa au Stalag 13 B

LE PACTE

Cela faisait huit mois que nous étions sans nouvelle de mon père, même pas une petite carte expédiée par la croix rouge Suisse. Aussi, le jour de ma communion solennelle, le 13 mai 1945 ne fut qu'une supplique à Dieu. J'ai alors fait le pacte :

« Seigneur Dieu, faites que papa revienne ! Je vous en prie, faites que papa revienne, sinon maman va mourir ! En échange, à partir de ce 13 mai 1945, j'irai à la basse messe de sept heures recevoir la communion pendant un mois ! »

Je n'avais rien d'autre à offrir à Dieu, nous étions si pauvres ! Je n'ai pas reçu de cadeau en cette journée qui aurait dû rester mémorable. Je ne me souviens même plus de ma toilette que m'avait prêtée une fermière compatissante. Rien ne m'intéressait que le retour de mon père.

Et c'est pour cela que pendant 30 jours, j'ai gravi cette longue côte caillouteuse qui menait au bourg à jeun. Mes jambes et mon souffle étaient courts, la montée pénible. Mais j'ai tenu bon. Que n'aurais-je pas fait pour mériter le retour de papa ! Croyez-moi si vous le voulez, le miracle eut lieu. Ma communion solennelle se fit le 13 mai 1945, quelques jours après la capitulation allemande du 8 mai 1945, ce qui avait conforté mon espoir.

Le lundi 11 juin 1945, un télégramme est arrivé. Tonton facteur a apporté le papier officiel, sur lequel étaient écrits ces simples mots :

**« Venir me chercher à Châteauneuf, demain 11 heures. Prendre le taxi.
Hervé »**

Tonton facteur, était aussi chauffeur de taxi. Il possédait une Rosalie Citroën. Il faisait partie de ma famille par alliance. C'était l'époux de ma tante Jeanne, sœur de mon grand-père et marraine de maman.

LE RETOUR DU PRISONNIER

Le lendemain matin, maman et moi, nous nous préparâmes comme des princesses pour aller accueillir mon père. Je me souviens très bien de l'horrible corsage écossais en rayonne jaune, bleu et vert que je portais. Maman avait le même. Je trouvais très laid ces couleurs, mais ce n'était pas facile d'obtenir du tissu à l'époque. Tout était rationné : nourriture, tabac, tissu, savon etc. Presque pas d'essence non plus : Les voitures marchaient au gazogène (gaz de bois) Evidemment, on pouvait tout avoir en y mettant le prix : le marché noir ! C'était l'époque bénie des trafiquants.

Maman avait confectionné elle-même les corsages ainsi que les jupes bleu marine avec un pli creux



La belle tenue pour le retour de Papa

Diffusion électronique

devant, au milieu. Dans mes cheveux, elle avait noué un ruban de la même couleur. Elle me trouvait magnifique. Nous étions fin prêts pour la cérémonie du retour. Tonton facteur est descendu nous prendre. En route pour Châteauneuf ! Bien avant onze heures, nous attendions, debout sur le trottoir, devant chez Jean Hervé, le tailleur, en face de chez Madame Marseiller, la marchande de tissu. Il y avait aussi quelques familles des communes environnantes. Rien ne m'intéressait que le virage de la pompe, devant la pharmacie centrale. Je me souviens, mes yeux brûlaient à force de fixer l'endroit où devait arriver mon papa et j'étais silencieuse, ce qui n'était pas mon habitude. Nous avons attendu pendant trois heures. Tout à coup, au sortir de la route de Carhaix, j'ai vu déboucher un camion à bestiaux énorme, un gazogène avec des ridelles de bois sur les côtés. Je me suis avancée sur la place comme dans un rêve. Un immense sentiment de bonheur envahissait ma tête. Mon père était là, parmi cette quinzaine d'hommes, il arrivait ! Le camion a un peu ralenti devant chez madame Marseiller. Avant l'arrêt complet, un soldat, vêtu d'un uniforme un peu défraîchi, a sauté du camion, s'est précipité vers moi, m'a serré très fort dans ses bras. J'ai su que c'était papa. Mon cœur a explosé de bonheur. Je n'avais jamais ressenti pareil sentiment. Et il a serré maman dans ses bras. C'était bien mon père. Maman m'en a toujours voulu d'avoir été embrassée la première. C'était si extraordinaire qu'actuellement encore, je ressens un même bouleversement quand j'y repense.

Cet homme, mon père, à l'uniforme un peu avachi, portait sur le dos ficelé dans un sac de jute, un drôle d'objet. Il m'a dit en le montrant : « C'est pour toi. Je t'ai ramené ce souvenir d'Allemagne. Je l'ai depuis longtemps déjà C'est une surprise. Tout à l'heure, je te le donnerai à la maison » Nous avons effectué assez rapidement les six kilomètres du retour, en taxi. Nous sommes passés par le vieux pont du Roy. Le neuf avait été endommagé par les Allemands lors de leur retraite (une arche démolie)

Tout surprenait papa. A la maison, ce furent les retrouvailles avec grand-mère Catherine, la maman de mon père. Sans doute, avait-il apporté une surprise pour maman mais je n'en ai pas le souvenir. Ma mère ouvrit une bouteille de vin qu'elle avait bien cachée, hors de ma portée. Je ne tenais plus en place. Je n'osais pas demander à mon cher papa tant attendu et tant aimé, ce qu'était cet objet bizarre dans le sac de jute qu'il avait déposé sur le lit. Je mourais d'impatience de savoir. J'attendais le bon vouloir de mon père, cet inconnu que je n'avais pas revu depuis bientôt six ans.

DECOUVERTE DU VIOLON

Après un temps, qui m'a semblé terriblement long, papa a demandé une paire de ciseaux à maman. Délicatement il a décousu chaque point grossier qu'il avait confectionné pour resserrer au plus près de l'objet le sac de jute.

Mon cœur battait la chamade. C'était vraiment la surprise, car cette façon d'entortiller « la chose » dans un sac à patates m'empêchait de deviner. C'était assez long, un peu large et certainement bizarre. A force d'enlever des lambeaux de sac et des bouts de ficelle, tout à coup, comme un bébé sortant des ses langes, est apparu à mes yeux. . . . un violon

Mais oui ! Un magnifique violon en bois verni. Là, mon cœur s'est arrêté. « C'est à toi », dit papa qui nous raconta l'histoire :

Un de ses compagnons de chambrée avait faim, personne ne lui expédiait des colis de nourriture. Papa, pendant de longs mois a partagé avec lui ce qu'il recevait de la maison. En échange, son ami lui a donné son violon.

Que s'était-il passé dans la tête de mon cher papa ? Je l'ai compris, mais bien plus tard, ce choix du violon pour sa fille qui avait déjà douze ans à son retour d'Allemagne. Mon père est rentré un mardi et avant la fin de la semaine je reçus en plus un archet, un étui et je pris le samedi ma première leçon de solfège.

Papa avait sûrement touché un petit pécule pour sa démobilisation. Maman n'était pas très contente de ce choix. Un violon ! Pour quoi faire ? De la musique ! Et chez des pauvres en plus ! Quelle drôle d'idée ! Elle aurait sûrement préféré que cet argent aille pour quelque chose de plus utile. Mais papa tenait à la musique et je crois savoir pourquoi.

En face de chez sa grand-mère et plus tard de chez sa mère, de l'autre côté de la petite place, il y avait une belle maison bourgeoise : La boulangerie. La boulangère avait reçu une éducation raffinée : Josèphe jouait du piano et du violon, Claire et Lisette, ses filles aussi. Lisette avait même obtenu un premier prix du conservatoire de violon. Je pense que, papa, petit garçon très pauvre, admirait ses voisines. Pour lui, savoir jouer d'un instrument était un signe de réussite sociale. Aussi, quand il a eu l'opportunité de posséder un violon (tout un symbole) il ne l'a pas ratée.

A son retour d'Allemagne, papa a repris contact avec ses anciennes voisines. Tout s'est passé très vite. Elles ont accepté toutes les trois d'être mes professeurs.

Dans le courant de la semaine, l'une des jeunes filles est allée à Quimper par le car de François Prigent et a rapporté étui, archet, méthode, enfin tout ce qu'il fallait pour faire de moi une virtuose. Ce ne fut jamais le cas, bien sûr ! Mais j'ai gratté honorablement mes cordes ce qui m'a donné beaucoup de plaisir.

Je ne pense pas avoir su dire assez merci à papa et à maman pour tous ces bonheurs qu'ils m'ont donnés.



Epilogue :

LA SOURCE

Après la guerre, on parla de la nappe phréatique de Saint-Goazec, immense lac souterrain que l'on disait plus grand que tout le village. Quelque exploitant malin a prétendu que les larmes de la reine Isabelle qui avaient rempli cette énorme cavité. Mais de mémoire d'homme ou de femme, la reine Isabelle n'est jamais venue dans notre charmante contrée. Maman et les femmes du village ont tant pleuré pendant ces six années de guerre, que, pour moi, c'est clair comme de l'eau de roche, ce sont bien les femmes, les mères, les sœurs de nos vaillants soldats qui, par leurs larmes, ont contribué à remplir ce lac, mis en valeur par les exploitants de cette source. Quant à moi, à chaque naissance dans la petite maison qui regardait le soleil, je continuais à verser toutes les larmes de mon corps jusqu'au moment où j'eus la révélation.

Diffusion électronique

AUTRES PUBLICATIONS DU COMITE D'ANIMATION de LAZ :

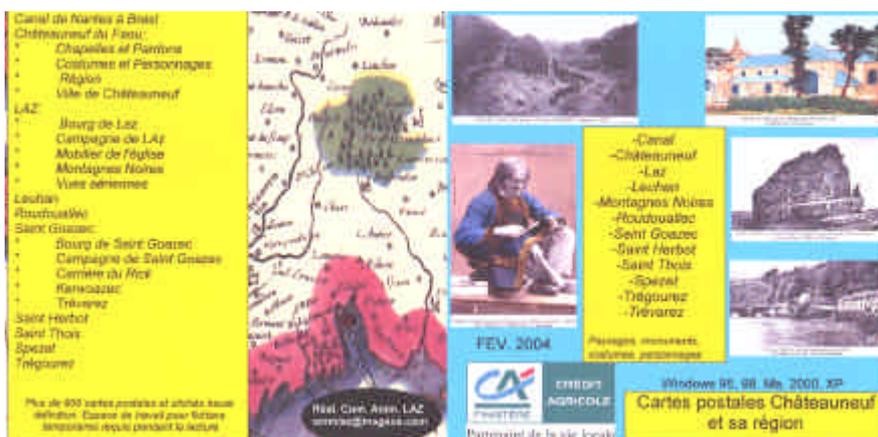
CD Cartes postales et clichés région de Châteauneuf du Faou : 10 €

Plus de 900 cartes postales et clichés, la plupart introuvables, et une centaine d'inédits confiés par des collectionneurs et des associations locales.

Contient également sous format PDF l'intégralité des publications et du fond historique du Comité. Une copie du logiciel ADOBE ACROBAT pour Windows est également incluse.

Est disponible en version MS-WINDOWS, lisible sur ordinateur équipé de W95, W98, Wme, W2000, W XP.

Sur demande, version lisible sur système APPLE et sur les lecteurs de DVD de salon récents (Fonction JPEG ou KODAK). Disponible mi-avril 2004.



« Trésors historiques classés et inscrits »

10 €



Brochure reliée format A4 43 pages,
sous couverture couleur, illustrée de 37
photographies couleur.

Juin 2001

Plus que quelques exemplaires ! Ne sera
pas rééditée après épuisement du stock.

Diffusion électronique

« **Souvenirs des Montagnes Noires 1905-1914** »
Joseph NEDELEC (1902-1972)

10 €

**Brochure reliée sous couverture
couleur format A4 40 pages
illustrée de 30 photographies .
1^{ière} édition 2002**

TREGOUREZ

LAZ

Joseph NEDELEC (1902-1972)



Peinture huile de l'église et de la Grande Rue 1895
Collection G. Keraval

Souvenirs des Montagnes Noires 1905-1914

Comité Animation de LAZ 2002

Ce document, distribué sous forme dactylographiée à quelques exemplaires en 1972 par les héritiers de l'auteur est sorti de l'oubli par cette édition.

Cité à plusieurs reprises par des historiens de la Bretagne (C'est un des seuls témoignages disponibles sur la manière dont la déclaration de guerre de 1914 a réellement été vécue par la population bretonne), il était devenu inaccessible.

La verve et la justesse de vue de l'auteur lui confère une valeur exceptionnelle.

*Cet ouvrage a valu à LAZ le Premier prix du challenge 2003 **UDARPA 29** (Conseil Général du Finistère) pour « **Action de sauvegarde de la Mémoire** ».*

Fond historique du Comité:

Documents introuvables ou jamais édités à intérêt historique. Ces documents ne sont pas vendus, mais une copie peut être obtenue moyennant participation aux frais :

Biographie du Marquis de La Ferronnays

Publication de 1952, éditeur SILOE (disparu) Auteur Jean Grandmaison A4 50 pages

Les cahiers de Doléance de la Sénéchaussée de LAZ 1789

Publication du Conseil Général du Finistère (1989) pour le bicentenaire de la révolution.

Copie des originaux et texte transcrits et commenté avec glossaire.

Relevés synthétiques des archives judiciaires de Laz (Vol 1) par le général Stervinou :

Disponible sous forme de CD de clichés du manuscrit (Format JPEG)

Journal d'exode de Guy HERVOCHON juin 1940

Saisissant journal au jour le jour de l'exode vécu par Guy Hervochon, peintre et photographe renommé, et sa famille, qui habitèrent LAZ dans les années 1970. Illustré de cartes d'époque et de dessins de l'auteur.

Comité d'Animation de Laz 02 98 26 80 85
Le Vern 29520 LAZ animlaz@mageos.com